

# BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8.)

Appliquez - vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS.)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5.)

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN.)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer, la vertu. (PIE IX.)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES).

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes N. 1, Nice

**SOMMAIRE** — Les Misères de l'hiver et la Charité catholique — Une grande puissance et obligation de s'en bien servir — Fête de St. François de Sales à l'Oratoire de St. Léon à Marseille — La Patagonie et les terres australes de l'Amérique — Hommage à Léon XIII à l'occasion du deuxième anniversaire de son élection — Histoire de l'Oratoire de Saint François de Sales — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

## LES MISÈRES DE L'HIVER

### ET LA CHARITÉ CATHOLIQUE

On est ému de la pitié la plus vive en entendant le récit ou en étant soi-même les témoins des misères dans lesquelles cet hiver si long et si persévérant a jeté tant de pauvres familles. Combien d'infortunés sans ressources et sans travail, n'ayant rien à manger et transis de froid, succombent de fatigue et d'inanition! Est-il rare d'entendre dire: « A tel et tel endroit, on a trouvé des personnes mortes de faim ou mortes de froid? » Et c'est au cœur de la France que ces faits se produisent!

Il est vrai que presque dans tous nos pays, se trouvent des âmes généreuses et charitables, qui cherchent à alléger ces infortunés. Dans les villes plus peuplées, les Curés, les Evêques et les Comités catho-

ques, comme autrefois les couvents et les monastères recueillent les aumônes, établissent des cuisines économiques, distribuent du pain, de la soupe, des vêtements et des couvertures. Mais il faut le dire: les ressources diminuent et les misères continuent toujours!

Nous-mêmes, nous en faisons tous les jours l'expérience la plus cruelle. Des pères affligés, des mères désolées se présentent, presque à chaque heure, à nos Asiles de charité, et là, avec une éloquence irrésistible, il nous supplient de recevoir leurs enfants qui périssent. Il n'y a que quelques jours, une pauvre femme arrive, se jette à genoux et s'écrie en pleurant et en sanglottant: « Oh! par pitié, épargnez-moi le déchirant spectacle de voir mourir mes fils! » — Entre tant d'autres, nous avons dû accueillir sa demande.

Voilà pourquoi, aujourd'hui toutes nos maisons de France et d'Italie regorgent, pour ainsi dire, de jeunes gens que nous avons recueillis. Et nous, comment pourrions-nous pourvoir à leur entretien?

O charité chrétienne, multiplie tes industries, exhorte aux sacrifices, pousse ceux qui le peuvent à mettre en pratique le précepte du disciple bien-aimé, qui, revêtu de ton nom, s'appelle l'Apôtre de la charité: « Mes enfants, que notre amour ne soit pas seulement dans nos paroles et sur nos lèvres, mais qu'il se manifeste encore par nos œuvres et en vérité. »

Charité chrétienne, montre à ceux qui possèdent les biens de ce monde, que donner à l'indigent c'est prêter au Seigneur. Persuade-les que le Seigneur le leur rendra trente, soixante, même cent fois sur cette terre, et que, dans le Ciel, il leur réserve une gloire sans mesure dans la société des Saints.

Charité chrétienne, renouvelle les prodiges que tu as déjà opérés dans le cœur de tant de personnes généreuses, qui à l'imitation du divin Maître, se sont faites toutes à tous, devenant le père du pauvre, la mère de l'orphelin, le guide de l'aveugle, et trouvant, pour toutes les misères, un soulagement, un secours et une consolation!

## UNE GRANDE PUISSANCE

et obligation de s'en bien servir.

Si nous demandions quelle est la plus grande puissance du monde, peut-être que tous ne sauraient pas deviner. Nous répondons, nous, et nous disons que la plus grande puissance de la terre, c'est l'argent. Pour preuve, outre l'expérience journalière, outre l'opinion unanime des hommes, nous avons encore Dieu lui-même qui a inspiré cette parole : « *Pecuniae obediunt omnia* : Tout obéit à l'argent, comme au souverain le plus puissant (1).

Dans la société, ce n'est pas seulement la plus grande puissance, mais c'est encore la plus nécessaire, de telle sorte qu'avec de l'argent on fait tout, et sans argent, rien. Il est même indispensable à ceux qui, par leur position, en sont le plus détachés. Pourraient-ils se nourrir, se vêtir, vivre ensemble enfin, sans avoir de l'argent, qu'il provienne de leur fortune personnelle, ou de leurs bienfaiteurs ou de leurs patrons? Et les œuvres de bienfaisance, les Asiles, les Hospices, etc. comment, sans argent, pourraient-elles se soutenir, et venir en aide à tant de misères, qui comme un manteau funèbre, recouvrent la terre?

Le Divin Sauveur lui-même a voulu s'assujettir à cette nécessité. L'Évangile en effet nous raconte qu'en son nom les disciples étaient dépositaires de quelques sommes, soit pour pourvoir aux besoins communs, soit pour secourir l'indigent : *Et suorum necessitatibus, aliisque indigentibus*

*tribuens*, suivant l'explication du vénérable Bède (1). Il est donc évident que l'argent est la plus grande et la plus nécessaire puissance du monde.

Mais cette puissance comment est-elle et comment doit-elle être employée par ceux qui peuvent en disposer? — Aujourd'hui comme toujours, il y en a qui la conservent oisive au fond d'un coffre-fort. Pour eux c'est une idole, une divinité sur laquelle on ne doit pas porter les mains, ils lui consacrent les pensées de leur esprit et les affections de leur cœur : ce sont les avares qui ne jouissent pas de leur bien et qui n'en laissent jouir personne.

Les autres l'emploient en fêtes mondaines, en voyages inutiles, en dépenses de luxe, en festins splendides et en jeux bruyants, comme font les dissipateurs et les hommes de joyeuse vie. Quelques uns, surtout les affiliés aux sectes du mal, s'en servent pour un but plus déplorable encore. Toutes ces personnes font un mauvais usage de l'argent, et, un jour, elles en rendront un compte rigoureux au Seigneur, qui a donné la fortune au riche pour en recevoir honneur et gloire. Mais ce n'est pas le moment de parler de ces personnes. Nous voulons seulement montrer ici que, si les enfants du siècle, parce qu'ils n'ont ni l'espérance d'une vie meilleure au-delà de la tombe, ni le don céleste de la Foi, ni l'amour de leur prochain, font un usage illégitime de leur argent, nous, enfants de la lumière qui attendons au Ciel des richesses impérissables, et dont le cœur palpite d'amour pour Dieu et nos semblables, nous devons, au contraire, l'employer dans un but louable et selon les désirs de Dieu, qui en est le Maître Suprême.

Cela posé, que nous dit à ce sujet le souverain Dispensateur et le Maître Intaillible? Ouvrons les Livres Saints, et, entre mille, nous recueillerons ces enseignements solennels : « Mon fils, fais le bien avec ce que tu possèdes et offre à Dieu de dignes oblations. » — « Honore le Seigneur avec les richesses et donne-lui les prémices de tous tes fruits. — Ne frustre pas le pauvre de l'aumône. *Eleemosynam pauperis ne defraudes*. Cette expression *non defraudare* explique assez une vérité méconnue par la plupart des hommes, c'est à dire que l'aumône est un devoir — *Frangere esurienti panem tuum* : Romps ton pain avec celui qui a faim. Observez, remarque St. Augu-

(1) Eccl. X, 19.

(1) Lib. 4, cap. 54 in Luc. 12.

stin, que Dieu ne dit pas: *Tends un morceau de pain au pauvre affamé*, mais romps-le, ce qui revient à dire que, n'aurions-nous qu'un seul pain, nous ne devons pas nous croire exemptés de faire la charité aux pauvres, mais notre devoir est de le rompre avec eux et de leur en donner la moitié.

Tous ces textes que nous venons de citer sont de l'Ancien Testament, mais ceux que nous trouvons dans la nouvelle Loi d'amour ne sont ni moins formels ni moins pressants. — Faites l'aumône, dit Jésus-Christ, faites l'aumône de votre superflu. *Quod superest date eleemosynam* — Avec vos richesses, dit-il une autre fois, faites-vous des amis qui, au jour de votre mort, vous reçoivent dans les tabernacles éternels. — Insensé, dit-il à un riche, qui ne cessait d'entasser, insensé, cette nuit, tu seras appelé à l'éternité, et à quoi te serviront les trésors que tu tiens en réserve?

Quelqu'un dira peut-être: « Donner aux pauvres ce qui nous appartient n'est pas un précepte, mais un conseil qui n'oblige pas sous peine de péché. — Distinguons: Se dépouiller de tout, et le donner aux pauvres pour l'amour de Dieu, comme le font les religieux, ce n'est là qu'un simple conseil; mais il est de précepte de donner en aumônes au moins ce qui n'est pas nécessaire pour vivre selon sa condition, surtout lorsque sévissent de grandes calamités et que le prochain se trouve dans un extrême besoin de secours soit pour l'âme soit pour le corps. Que ne dit pas à ce sujet l'Apôtre de l'Amour, le disciple bien-aimé: « Celui qui n'a pas la Charité pour ses frères, écrit-il n'a pas Dieu, n'a pas la vie en lui; or celui qui possède les biens de ce monde et qui voit ses frères dans le besoin sans les secourir, a-t-il la Charité en lui? Certes non. » St. Jacques ajoute à son tour: « Que sert à l'homme d'avoir la Foi sans les OEuvres? La Foi seule pourra-t-elle le sauver? Non, parce qu'il est réservé un jugement sans miséricorde à celui qui n'aura pas été miséricordieux. » Et cette sentence est confirmée clairement par le Fils de Dieu dans ces paroles sur le Jugement dernier. « Eloignez-vous de moi, dit-il aux réprouvés, éloignez-vous de moi, maudits: allez au feu éternel, parce que, dans la personne des pauvres, j'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'avais froid et vous ne m'avez pas vêtu, j'étais sans toit, et vous ne m'avez pas abrité. »

A qui faisait encore allusion le Divin Sauveur lorsqu'il disait: « Il est plus facile à un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux; à qui? si ce n'est à ceux qui dissipent mal à propos leur argent. — Et pourquoi le Riche de l'Evangile fut-il enseveli dans l'enfer? La Ste Ecriture ne nous dit qu'une chose, c'est qu'au milieu de ses banquets magnifiques, il n'avait pas voulu se souvenir de la pauvreté de Lazare.

De tous ces faits, de tous ces divins oracles il résulte clairement que donner au moins quelque portion de nos biens temporels pour la plus grande gloire de Dieu et le soulagement des pauvres, n'est pas seulement un conseil, mais encore un précepte, de l'observance du quel dépend notre salut éternel. Bienheureux donc ceux qui l'auront observé! Bienheureux les miséricordieux! parce que, dit le Divin Sauveur, ils obtiendront miséricorde, et qu'au jour du jugement, ils entendront ces consolantes paroles: Venez, ô les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé: *Venite, Benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.*

## FÊTE DE S.<sup>r</sup> FRANÇOIS DE SALES

à l'Oratoire de Saint Léon à Marseille.

Il nous serait difficile de vous dire ce que nos cœurs ont éprouvé de joie et d'ardents souhaits à l'approche de la fête de notre Saint Patron. Nous étions d'autant mieux disposés que depuis quelques jours nous avions le bonheur de posséder au milieu de nous notre vénéré et très-aimé Père Don Bosco.

Un triduum solennel précéda ce jour de grâces, chaque soir nous étions réunis aux pieds de notre Seigneur dans notre petit Oratoire et avant de recevoir la bénédiction du T. S. Sacrement quelques paroles bien senties sortant d'un cœur tout Salésien nous portaient à faire quelques efforts sur nous mêmes afin de mériter la faveur d'une sainte Communion en ce jour de fête.

Notre petite chapelle avait été décorée pour le mieux, avec le concours des bonnes âmes et les dons de nos chers Coopérateurs et Coopératrices; mille remerciements leur soient rendus, nous n'étions plus tout à fait à la crèche de Bethléhem.

On ne mit pas moins de soins à la décoration de nos cœurs. Après avoir été purifiés dans les eaux salutaires de la Pénitence nous nous rapprochâmes, comme un seul homme, de la table Eucharistique à la messe de communauté célébrée

par notre bon Directeur. Notre bien aimé Père Don Bosco célébra la messe de 8 heures à laquelle assistaient bon nombre de dames désireuses de recevoir le Pain des Anges de la main du Bon Père. La messe solennelle commença à 9 h 1/2; Monsieur l'abbé Arloc, le digne Aumônier des Dames de Nazareth, officia avec diacre et sous-diacre. Le vénérable Pasteur de la paroisse, à son grand regret, n'a pas pu présider à la cérémonie; mais il a gracieusement mis à notre disposition les ornements nécessaires pour relever la splendeur du culte. Nous profitons de la circonstance pour lui en témoigner toute notre gratitude. Après la fête du cœur on nous fit fête au refectoire; nous fûmes mieux disposés à chanter les vêpres présidés par Monsieur Meudre, Vicaire de la Paroisse et grand ami de l'Oratoire.

Pour compléter la fête, nous nous trouvions réunis une dernière fois à 8 heures du soir sous la présidence de Monsieur le Ch<sup>m</sup> Guiot, Curé de Saint Joseph. Nos Chers professeurs, si dévoués pour ce qui concerne le développement des facultés de notre âme, nous avaient exercés à jouer une petite pièce: *Les Grandes Assises du temps*. C'était la première fois que nous paraissions sur la scène; l'indulgence des auditeurs et les fréquents applaudissements de nos amis nous soutinrent et nous parvîmes sans trop d'accrocs à satisfaire la bienveillante assistance.

Notre petite fanfare malgré le peu de temps écoulé depuis sa fondation nous surprit tous par la justesse et la précision avec laquelle elle exécuta quelques morceaux choisis.

Nous ne pouvons laisser échapper cette occasion sans témoigner notre vive gratitude à Monsieur l'abbé Roubandi, qui vient plusieurs fois la semaine nous donner son temps et ses soins afin de nous enseigner la musique et nous familiariser avec cet art à la fois utile et agréable.

Nous pouvons dire sans crainte, que cette fête de famille laissera de longs et doux souvenirs dans tous les cœurs.

## LA PATAGONIE

et les terres australes de l'Amérique.

### AVANT-PROPOS.

Bien des fois, dans nos *Bulletins*, nous nous sommes entretenus de la Patagonie, dont la conquête spirituelle fait l'objet des aspirations des Salésiens et de leurs Coopérateurs. Ce pays est un des plus malheureux et des plus abandonnés de la terre. Il est peuplé par une multitude infinie de sauvages, vivant sous un climat rigoureux et malsain, et de plus, n'ayant personne pour leur enseigner l'agriculture et les arts, pour leur parler de la vraie Religion et des consolations

qu'elle prodigue à ceux qui la pratiquent. Jamais dans ces vastes régions n'a retenti l'annonce de la Bonne-Nouvelle, jamais sur ce sol infortuné n'a brillé le céleste étendard de la Croix! et les habitants de ces plages lointaines, privés de tout rapport avec le reste des hommes, et livrés à eux-mêmes, sont condamnés à la vie la plus pénible et la plus misérable.

Mais, au milieu des maux qui inondent la terre, au milieu des tribulations qui désolent l'Eglise de Jésus-Christ, il semble naître un rayon de lumière et d'espoir pour la Patagonie. Il semble que Dieu ait réservé à notre époque la mission de convertir ces infidèles. Déjà plusieurs tentatives ont été faites avec succès; maintenant la voie est ouverte: que des missionnaires s'y portent en foule et ces sauvages sont prêts à recevoir et à écouter leur parole.

Ce fut sans doute sous l'inspiration du Seigneur, que le Souverain Pontife Pie IX, d'heureuse mémoire, a béni ces missions; et Léon XIII, glorieusement régnant, non moins zélé que son prédécesseur pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, est sur le point d'établir un Vicariat apostolique dans ces contrées et de le confier aux Salésiens, afin que, considérant cette terre comme la portion de leur héritage, ils puissent promptement civiliser ces peuples et les convertir au Christianisme.

Pour ce qui nous concerne, nous ne manquons pas de faire notre possible; et, pendant que nous préparons de nouvelles phalanges de missionnaires, il nous semble utile de publier peu à peu, dans nos *Bulletins*, quelques notices sur ces malheureux pays. Ainsi, nous avons la confiance que nos Coopérateurs accueilleront cette pensée avec plaisir, et que, après avoir eu sous les yeux tant de misères spirituelles et temporelles, ils ne refuseront pas de nous aider de leurs prières et de leurs aumônes pour secourir ces pauvres infidèles et hâter le moment de leur délivrance.

A cette fin, après avoir entrepris des voyages, on a fait des recherches spéciales sur ces régions, soit pour en étudier la position physique, les montagnes, les fleuves, les plantes, les animaux et le climat; soit pour connaître la nature des indigènes, leurs coutumes et leur religion. Dans ces rapports, on a fait un choix sévère, l'on n'a donné que les faits qui nous ont paru les plus exacts et on les a décrits avec le plus de précision possible. Ces diverses notices paraîtront de temps en temps dans nos *Bulletins* sous le titre de: « *La Patagonie et les Terres australes de l'Amérique.* »

Ce travail se divisera en quatre parties: la première traitera des notions géographiques, naturelles et physiques de ce pays; la seconde, de l'histoire de sa découverte et des tentatives faites pour le connaître et le civiliser; la troisième fera connaître les indigènes, leur caractère, leurs mœurs domestiques et civiles; enfin, la quatrième donnera un aperçu de leurs idées religieuses et des efforts que font les missionnaires pour les amener à la Religion chrétienne. On comprendra facilement qu'il est presque impossible d'avoir des don-

nées bien précises sur ce sujet, vu qu'aucun homme civilisé n'a encore pu s'introduire facilement dans ces terres inhospitalières ; mais nous n'avons pas reculé devant la tâche de recueillir, dans les livres et les relations des voyageurs, tout ce qui pouvait rendre notre travail intéressant. Ainsi, outre les rapports que nous ont fait parvenir nos missionnaires, nous nous sommes aidés des ouvrages suivants :

1° VINCENTE QUESADA — « *La Patagonia y las tierras australes del Continente Americano* » travail imprimé en 1875 à Buenos-Ayres, et recueilli par les documents publics.

2° ALCIDE D'ORBIGNI — extraits de ses œuvres « *Voyage dans l'Amérique Méridionale* » et « *l'Homme Américain*. » Cet habile naturaliste a parcouru pendant huit ans l'Hémisphère austral du Nouveau-Monde et a séjourné huit mois en Patagonie. C'est un auteur consciencieux et ennemi de l'exagération.

3° LA CROIX — œuvre spéciale, intitulée : « *La Patagonie, les Terres de Feu et les îles Malouines*. » L'auteur est avec raison considéré comme un des géographes les plus instruits de de la première partie de notre siècle.

4° GUINNARD — dans son ouvrage intitulé « *Trois ans de servitude en Patagonie*. » L'auteur lui-même fut esclave pendant trois ans au centre de la Patagonie. Vendu à divers maîtres de tribus différentes, il put ainsi étudier les coutumes d'une grande partie de ces régions.

5° JULES FERRARIO — *Mœurs antiques-modernes* » Amérique, vol. III, où il traite de la Patagonie.

6° — DALY « *Usages et mœurs sociaux, civils, et politiques de tous les peuples du monde*. »

7° UN ANONYME — « *Galerie universelle de tous les peuples du monde*. »

8° LE TOUR DU MONDE — Ouvrage, contemporain et périodique, de géographie, et de voyages en divers lieux, spécialement les deux opuscules intitulés : « *Voyage de Pie IX au Chili* » et « *Observations particulières sur les terres voisines du détroit de Magellan*. »

9° Outre ces ouvrages, pour ce qui concerne la géographie on a consulté avec beaucoup de profit les travaux de Marmocchi, Balbi et Malle-Brun.

10° Diverses relations de Missionnaires, spécialement celles qu'on trouve dans les « *Lettres Edifiantes* » et dans le « *Musée des Missions Catholiques* » de Turin.

(A suivre).

## HOMMAGE À LÉON XIII

à l'occasion du deuxième anniversaire  
de son élection.

L'amour du Pape doit régner dans le cœur de tous les Salésiens, comme il doit se manifester dans leurs œuvres. L'affection que nous lui portons ne nous oblige pas seulement à écouter avec

soumission et respect les décisions et les ordres du Vicaire de Jésus-Christ, mais encore ses recommandations et ses conseils. Cette affection doit éclater partout et toujours ; dans nos paroles, en le défendant contre les attaques de ses ennemis, comme un bon fils le fait pour son père ; en prenant part à ses joies et à ses douleurs, en le secourant par les moyens que Dieu a mis entre nos mains, et, si ces moyens nous manquent, en adressant au Ciel pour son bonheur les plus ferventes prières.

C'est surtout lorsque l'année nous ramène les dates les plus importantes de son Pontificat, que notre devoir est de donner des preuves plus éclatantes de notre amour. Or, la première de toutes, est sans contredit son admirable et providentielle exaltation sur la Chaire de Saint-Pierre, que, le 20 février, nous célébrons pour la seconde fois. Oh ! bienheureux ceux qui, en ce jour mémorable, pourront se trouver auprès de Léon XIII, et lui dire : *Rex, in aeternum vive!* Il ne sera pas donné sans doute à nous tous, de nous presser, en ce jour, autour de son trône, mais nous ne laisserons pas d'y être présents en esprit.

Aussi, c'est avec confiance, que nous invitons tous les membres de notre Société à célébrer cet heureux événement avec des pratiques spéciales de piété, telles que, faire la sainte Communion, entendre la Messe, ou réciter une prière pour le Saint-Père.

Nous recommandons aux Directeurs de nos Maisons, de réunir, le soir du 20 février, leur Communauté devant les saints Autels, de chanter un *Te Deum* et de donner la Bénédiction du Très-Saint-Sacrement pour remercier Dieu d'avoir donné à son Eglise un Pape aussi pieux et aussi savant, et pour faire descendre sur lui des lumières spéciales, si nécessaires dans les temps orageux que nous traversons.

Il est probable qu'avant ce jour, les Chefs et les Décursions auront déjà tenu la Conférence, à l'occasion de la fête de Saint-François de Sales, et selon la prescription du règlement ; mais si elle n'avait pas encore eu lieu, il serait très-opportun de se réunir le 20 février en l'honneur du Souverain-Pontife.

## HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

### CHAPITRE XI.

Nouveaux démêlés avec le Marquis de Cavour — Le Conseil en séance extraordinaire — Un auguste protecteur — Un grand profit — La goutte — Ecoles du dimanche et du soir — Formation des professeurs — Les premiers livres — L'histoire Sainte — La jeunesse instruite — Le système métrique — Honneur au mérite.

Puisque en cette année même l'Oratoire de S. François de Sales doit subir plus d'une épreuve, il ne sera point hors de propos de jeter

les yeux en arrière pour nous rappeler les faits analogues du passé. Ce souvenir contribuera à raviver notre commune confiance en Dieu, qui d'un souffle de sa toute-puissance dissipe, où et comment il veut, les plus menaçantes orages.

A l'origine de notre institution au Valdocco, bien que l'ordre, la discipline et la paix régnaient dans la maison et ne laissassent rien à désirer, le Marquis Cavour, de qui nous avons eu à parler plus haut, persévérait à voir un danger dans cette réunion d'enfants, et résolut de les disperser. N'ayant pas réussi à convaincre Don Bosco, non plus qu'à obtenir de Mgr Fransoni qu'un pareil ministère fût interdit au jeune prêtre, il se mit en tête de faire tout simplement fermer l'Oratoire en obtenant contre lui une ordonnance de la Commission municipale (appelée *La Ragioneria*). C'était un bureau composé des principaux conseillers, et qui concentrait en elle tous les pouvoirs de l'administration de Turin. Le chef, sous le titre de Maître de la Commission (*Ragione*), était le premier décurion et lieutenant de la ville, supérieur au syndic lui-même. Or, ce chef, et maître, c'était alors le Marquis lui-même.

Au bout de quelques semaines employées à disposer l'esprit de ses collègues, il les convoque en séance extraordinaire. N'ayant pu gagner à ses idées le vénérable Archevêque, cet homme si ferme dans le devoir, si plein de zèle pour notre œuvre, il désira du moins que le prélat fût présent, afin de faire ensuite entendre que la croix se liguait avec le sabre pour donner à notre petite famille le coup de mort. Et il y tenait tellement, que Mgr Fransoni, alors indisposé, n'étant pas en état de se rendre au palais municipal, le lieutenant réunit l'assemblée dans l'Archevêché même.

Au jour et à l'heure marqués, l'assemblée se réunit donc solennellement auprès de l'Archevêque, et la séance est ouverte. « Ces hommes graves et puissants, ainsi rangés pour délibérer, a dit depuis le bon prélat, faisaient vraiment songer au jugement dernier ! » La discussion fût vive ; on parla pour, on parla contre, on dit mille choses ; finalement, la majorité étant pour Cavour, on conclut qu'il était indispensable de fermer et d'interdire l'Oratoire. Et ainsi la malveillance et l'erreur eussent infailliblement prévalu contre nous, si le Ciel n'eût préparé la défense énergique dont nous avons besoin.

Le Bon Dieu permettait bien, dans l'intérêt même de l'Oratoire, que l'œuvre rencontrât des adversaires, mais en même temps il lui suscitait, à la cour du Roi, des amis influents ; au nombre desquels nous nommerons, avec une reconnaissance profonde, le digne comte Joseph Provana de Collegno, alors ministre des Finances de Charles-Albert. Plus d'une fois déjà, ce charitable seigneur avait remis à don Bosco des secours, soit en son propre nom, soit de la part du souverain, qu'il tenait exactement au courant de nos affaires. Charles-Albert se plaisait à ces récits ; si nous avions quelque fête, il lisait volontiers la relation que lui en envoyait don Bosco,

ou écoutait avec faveur ce que lui en disait l'excellent Collégno. C'est pourquoi, convaincu du grand bien qui résultait de l'institution, il avait plus d'une fois fait connaître à D. Bosco sa satisfaction royale. Il comparait ce ministère, auprès des enfants abandonnés, à celui des missions parmi les infidèles ; il eût voulu, disait-il, que toutes les villes, toutes les communes de son royaume fussent dotées de maisons pareilles. Et, du reste, ce n'étaient point-là de simples paroles dans sa bouche : de temps en temps il nous envoyait des aumônes ; cette année même, nous avions reçu de lui, au jour de l'an, une étrenne de trois cent francs, avec cette adresse : *Pour les petits drôles de Don Bosco*.

Or, avec un tel ami et protecteur, notre cause n'avait guère à craindre. Le Roi, ayant su que la Commission municipale était convoquée dans le but de nous disperser, fit venir le Comte de Collégno, qui en était membre, et le chargea de manifester, en cette séance même, sa volonté par cette déclaration : « Le Roi entend que les réunions en question soient protégées et continuées : si des désordres étaient à craindre, on veillerait à les prévenir ; mais qu'on n'aille point au-delà. »

Le Comte Collégno avait assisté silencieusement à la discussion animée de ses collègues. Au moment où l'on allait sacrifier définitivement notre cher Oratoire, il se lève, demande la parole, et communique l'ordre royal dont il est chargé. A cette ouverture inattendue, grand fut l'ébahissement de Cavour et de ses partisans. Il se hâte de dissoudre l'assemblée, où chacun porte l'oreille assez basse.

C'est ainsi que, à l'heure même où tout semblait perdu, le Seigneur faisait toucher de la main le salut, et mieux encore : car dans le nombre des malveillants de tout à l'heure, mal informés sans doute, et aussi parmi les indifférents, plusieurs se firent dès lors nos amis et nos bienfaiteurs.

Le lieutenant de Turin, Marquis Cavour, n'en était que plus animé. Il fit appeler Don Bosco, et, lui reprochant son obstination, conclut par cette menace : « Vos intentions sont droites, j'en conviens ; mais ce que vous entreprenez est plein de danger. Je suis obligé, pour ma part, de veiller à la tranquillité publique : vous serez donc, vous et vos réunions, l'objet d'une surveillance spéciale. Au premier fait compromettant, on dissoudra ce ramassis de vagabonds, et c'est à vous même que remontera toute responsabilité. »

Don Bosco sortit de l'hôtel de ville avec plus de confiance qu'il n'y était venu. Quant au Marquis, il n'y devait plus rentrer. Soit par suite de l'agitation qu'il s'était donnée, soit pour toute autre cause, il fut saisi d'une goutte intense qui, après des souffrances cruelles le conduisit au tombeau. Néanmoins, pendant le peu de temps qu'il continua d'exercer sa charge, il envoyait chaque dimanche plusieurs gardes du corps ou des gardes municipales passer avec nous la journée et surveiller ce qui, dans notre église et tout autour, se faisait et se disait. Ces braves gens, au lieu d'y rien découvrir d'inquiétant, ne se

lassaient point d'admirer comment la simple parole d'un prêtre suffisait pour maintenir dans la discipline un si grand nombre d'enfants, disposés à se divertir en paix, et à écouter ensuite les prédications et instructions qu'on leur adressait. L'un d'eux nous a rapporté un dialogue qui eut lieu à ce sujet entre le Marquis et lui.

— Eh bien, lui dit Cavour, qu'avez vous vu, qu'avez vous entendu, parmi cette marmaille ?

— Monsieur le Marquis, j'ai vu une troupe fort considérable d'enfants se récréant de mille manières, sans une dispute, sans une batterie; et je pensais à part moi : Pourquoi la jeunesse entière de Turin n'est-elle pas comme celle-ci ? Nous n'aurions, certes, pas tant à faire, et les prisons compteraient moins d'habitues. J'ai, de plus, entendu dans l'église des sermons qui m'ont fait peur et m'ont donné l'envie d'aller me confesser.

— Et la politique ?

— La politique ? On n'en a pas dit un mot. D'ailleurs, qu'y pourraient comprendre ces enfants ? Autant que j'ai pu juger, la politique de Don Bosco consiste à faire de ses protégés de bons chrétiens, à leur apprendre à lire, écrire et compter; à les surveiller pour qu'en récréation ils ne disent ni ne commettent le mal; à leur ménager un état et des patrons sûrs; à les visiter en semaine, les fortifier de ses conseils; à faire, en un mot, tout ce qui serait du devoir de leurs parents, et qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas faire.

— Mais de révolution et de guerre, on n'en a rien dit ?

— Pas une syllabe, ni à la chapelle ni dehors. Ce qui me paraît acquis, c'est que cette jeunesse serait parfaitement prête, et même fort capable d'agir, pour faire une émeute et engager bataille autour d'une corbeille de pain; je m'assure que plus d'un y ferait merveille et gagnerait là sa croix d'honneur. Pour le surplus, Monsieur le Marquis, il n'y a pas l'ombre d'un danger. »

Cet homme disait vrai. L'Oratoire de S. François de Sales n'eut jamais, et n'a encore aujourd'hui, d'autre politique.

Après la mort du Marquis Cavour, personne de la municipalité ne songea à nous inquiéter, si ce n'est dans ces derniers mois, ainsi que nous aurons à le dire bientôt.

Dès le temps où l'Oratoire avait encore son centre à Saint François d'Assise, Don Bosco reconnut la nécessité de faire un peu d'école à ces enfants ignorants. Bon nombre, déjà sortis du premier âge, n'avaient pas la moindre notion religieuse. Suivre la voie de l'instruction verbale eût été bien long; mieux valait leur apprendre d'abord à lire, ce qui les mettrait en état d'étudier eux-mêmes le catéchisme. Le local faisant défaut, ces premiers efforts n'eurent pas une action bien étendue. Au Refuge, puis à la maison Moretta, nous l'avons dit ci dessus, les écoles du dimanche fonctionnèrent avec plus de régularité; le vrai développement date de notre installation au Valdocco, où nous sommes présentement.

Il s'agissait de faire bien et vite. Voici à quelle méthode s'arrêta Don Bosco.

Un dimanche ou deux, on s'attachait à l'alphabet et à la formation des syllabes. Tout de suite après, le maître prenait le petit catéchisme du diocèse, sur le texte duquel il exerçait ses écoliers jusqu'à ce qu'ils fussent capables de lire une ou deux des premières demandes et réponses, qui restaient l'objet du travail de la semaine suivante. Le dimanche suivant, on s'y attachait encore, mais en ajoutant un nouveau texte de plusieurs demandes. De cette manière, en peu de semaines Don Bosco conduisait les enfants à lire des pages entières du catéchisme. La confession et la communion, avec ce secours, devenaient autrement faciles.

La classe du dimanche, toutefois, ne pouvait suffire à tous les besoins, nombre de ces enfants, moins intelligents, oubliant pendant la semaine ce qu'on venait de leur apprendre. Afin d'obvier à cet inconvénient, le fondateur de l'Oratoire institua des classes du soir journalières. Son zèle et son énergie parvinrent au résultat désiré; qui fut premièrement, d'attirer les enfants à l'étude, et ensuite, par là même, de les soustraire aux périls nombreux, des heures avancées de la journée, en même temps qu'on avait la facilité de les faire avancer dans la connaissance de la religion et d'en faire de meilleurs chrétiens; ce qui, au résumé, était l'objet essentiel de tant de dévouement et de travaux.

Mais où trouver assez de maîtres ? Don Bosco eut l'idée de les créer lui même. Parmi les habitués de l'Oratoire, il y en avait plusieurs d'esprit distingué qui désiraient une instruction plus large par où ils s'assureraient les conditions d'un avenir avantageux : le bon prêtre en fit un choix, et s'installa leur professeur pour les langues italienne, latine et française, et pour l'arithmétique : le tout à l'expresse condition qu'ils viendraient à leur tour l'aider à expliquer le catéchisme, et présider aux écoles du soir et à celles du dimanche. Il y fallut de la patience, de l'énergie, de la constance, mais le résultat fut complet. Ces premiers maîtres n'étaient, au début, que huit ou dix; le nombre augmenta promptement; et non seulement ils furent d'un grand secours à leurs petits compagnons, ils parvinrent encore à des carrières honorables. Ce fut, dans l'Oratoire, le début de la catégorie des *étudiants*, qui actuellement continue de fournir à Don Bosco maîtres, professeurs et assistants pour ses maisons d'Italie, de France, d'Amérique.

Il sera sans doute agréable à nos lecteurs de connaître quelques-uns de ces premiers coopérateurs; leurs noms ne peuvent s'effacer pour nous. Citons donc Jean Coriasso, Félix Vergnano, Saul Delfino, ce dernier maintenant encore professeur des arts; et puis Antoine et Jean Melanotte, Félix et Pierre Ferrero, Jean Piola, Victor Mogna, Louis Genta. Nous n'omettrons pas plusieurs messieurs de la ville, tels que Joseph Gagliardi et Joseph Fino quincalliers, Victor Vilner orfèvre. Nous avons parlé des prêtres zélés qui vinrent aussi à nous dans

ce temps-là, et qui s'employaient surtout à la prédication et à l'instruction religieuse des adultes.

Grâce à ces heureuses combinaisons, et à quelques autres semblables, les classes produisirent des fruits au-delà de ce qu'on avait espéré. A ce moment, et comme Don Bosco achevait de faire lire le petit catéchisme, il se vit arrêté par la difficulté de trouver un autre livre dont le texte convînt à ces écoliers. Il examina toutes les Histoires Saintes adoptées dans les écoles du Piémont; aucune ne le satisfaisait, soit à cause du style recherché, soit pour une rédaction manquant de simplicité, ou pour des digressions inutiles; sans parler de certains récits qui pouvaient n'être pas sans danger pour le jeune âge. De plus, ces ouvrages négligent de faire ressortir les points qui sont les fondements des vérités de la foi. Ainsi ce qui regarde le culte extérieur, la Pénitence, l'Eucharistie, le Purgatoire, etc.

Notre fondateur avait de lui même une telle défiance qu'il n'aurait pas songé d'abord à faire imprimer un travail sorti de ses mains, ainsi que plusieurs fois il nous l'a avoué. La nécessité lui fit vaincre ses scrupules. Il se mit donc à l'œuvre, et ses enfants furent dotés d'un livre élémentaire tel qu'il le désirait, intitulé *Histoire Sainte, par Don Bosco, à l'usage des écoles*. Les faits capitaux de la Bible y sont présentés en bon style, clair, facile à entendre des plus petits enfants. Il y trouvent de courtes réflexions morales à leur portée. Le volume contient de plus une nomenclature géographique comparée. Le succès en a fait voir le mérite: car il s'est répandu partout; nous sommes à la 12<sup>me</sup> édition.

Il fallait autre chose encore, on s'en aperçut bien vite: nous voulons dire un livre de piété. Ce n'est pas qu'il n'y en eût un grand nombre dans les librairies; mais aucun ne parut à Don Bosco réaliser ses vues pour les enfants dirigés par lui, ni répondre aux besoins présents. C'est pourquoi, considérant en outre que l'hérésie vaudoise commençait à s'insinuer dans nos pays, il eut l'idée de compiler un manuel où, avec les prières, psaumes et hymnes usités, on pût trouver d'utiles méditations à l'usage des jeunes gens, des instructions solides sur le principes de la religion, sur les erreurs des hérétiques, et le reste. Il se mit à cette nouvelle rédaction, et donna son *Giovane Provveduto (La Jeunesse instruite)*, imprimé déjà quatre-vingt une fois, traduit en plusieurs langues, adopté dans les écoles et les familles, et dont les exemplaires distribués sont au nombre de plusieurs millions.

Cependant nos écoles se développant d'une manière admirable, Don Bosco y introduisit une classe de dessin, arithmétique, système métrique ce dernier étant sur le point d'être admis légalement en Piémont. Ce fut l'occasion d'un troisième ouvrage: *Le Système métrique décimal mis à la portée de tous*; lequel eut un succès non moins grand, car il est à la septième édition. Nous ne parlerons que pour mémoire de quel-

ques autres livres élémentaires et anonymes: *Les Sept Douleurs de la Sainte Vierge, Dévotion à l'Ange Gardien, Exercices sur la miséricorde de Dieu*.

Nous aurons à parler des résultats des écoles du dimanche et du soir, des visites dont elles furent honorées, des éloges et des recommandations qu'elles reçurent.

Maintenant, en finissant ce chapitre, nous demandons pardon à l'humilité de Don Bosco d'avoir cédé à l'amour de la vérité et au devoir de la reconnaissance, en révélant ce que fut l'instituteur de tant d'écoles, aujourd'hui répandues de toutes parts, au grand avantage des individus et des familles, où diminue ainsi chaque année le nombre des ignorants. L'honneur à qui l'a mérité.

## INDULGENCES SPÉCIALES

### pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner:

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater, Ave et Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater, Ave et Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

### Mois de Février.

2. Purification de la Ste. Vierge.
4. St. Joseph de Léonessa.
13. Bienheureuse Angèle de Foligno.
22. Chaire de St. Pierre à Antioche.
23. Ste. Marguerite de Cortone.
25. St. Matthias apôtre.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI